Précisions/imprécisions, ou comment re-présenter l'esclave en fuite

Jean-Pierre Le Glaunec

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/934>

DOI : 10.4000/elh.934

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2009

Pagination : 23-33

ISBN : 978-2-35698-008-3

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Jean-Pierre Le Glaunec, « Précisions/imprécisions, ou comment re-présenter l'esclave en fuite », *Écrire l'histoire* [En ligne], 3 | 2009, mis en ligne le 01 juin 2012, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/934> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.934>

Précisions/imprécisions

ou Comment re-présenter l'esclave en fuite

CET ARTICLE porte sur une histoire peu connue : la fuite d'esclaves dans trois sociétés esclavagistes du monde atlantique – la Louisiane, la Jamaïque et la Caroline du Sud – à l'orée du XIX^e siècle (1801-1815).

La Louisiane – espagnole jusqu'en 1803, brièvement française, puis, à la fin de la même année, territoire états-unien – est alors une société en plein essor. Des milliers d'esclaves, en provenance d'Afrique, de la Caraïbe et de la façade atlantique des États-Unis, y sont transportés pour assurer la culture du sucre et du coton. La Jamaïque – fleuron du monde colonial britannique dans la Caraïbe – occupe en ce début de siècle une place de choix dans l'économie de la région. Première exportatrice de sucre depuis la révolution des esclaves de Saint-Domingue, l'île est aussi réputée pour son café et se démarque également par son économie d'élevage. Plus de trois cent mille esclaves – contre un peu plus de trente mille en Louisiane – travaillent sur de grandes plantations

à l'allure de proto-industries. La Caroline du Sud, quant à elle, est spécialisée dans la culture du coton et du riz. Un peu moins de deux cent mille esclaves y vivent et y travaillent, dont la moitié environ dans la zone côtière dite du bas-pays – là où se concentre l'histoire que l'on s'apprête à raconter.

Entre toutes les stratégies de résistance et d'opposition utilisées par les esclaves de ces trois sociétés – du suicide à l'avortement en passant par le vol, le sabotage des moyens de production, les phénomènes de résistance culturelle (comme l'expression musicale et religieuse) ou encore la révolte pure et simple –, la fuite d'esclaves a ici retenu l'attention. Phénomène complexe et méconnu, la fuite ne correspond pas vraiment à l'image romantique que l'on s'en fait généralement. Les femmes, hommes et enfants qui s'échappent dans ces trois sociétés esclavagistes, ne sont pas, pour la plupart, ces « marrons de la liberté » dont parle l'historien haïtien Jean Fouchard au début des

*Esclaves richement vêtus
en train de préparer un champ
de cannes à sucre à Antigue
vus par William Clark vers 1823.
Droits réservés.*

années 1970¹. Les esclaves s'évadent pour diverses raisons, toutes plus ou moins évidentes : pour rejoindre un proche, échapper à une contrainte, participer à des festivités, renouer des liens ethniques rompus par la traite, assurer le maintien de liens familiaux, négocier une plus grande « liberté » avec le maître, travailler en ville et s'assurer temporairement un certain mieux-être, ou encore, simplement, se réapproprier son corps. Avant, le plus souvent, de revenir ou d'être capturés. La fuite plonge l'historien dans un monde de relations sociales complexes, tissées de micro-luttes de pouvoir, d'émotions contradictoires, de désirs à sonder, de paroles à retrouver. La fuite dessine un ensemble d'espaces, tour à tour publics et privés : la rue où le fugitif colporte des marchandises

volées, la taverne où il se frotte aux marins, aux Noirs libres, aux marginaux de tout genre, les chemins qu'il emprunte, les maisons qu'il fréquente, les ports où il parvient à s'employer comme journalier. La fuite est un entre-deux, à mi-chemin entre liberté et esclavage. Réalité à la fois précise et imprécise, elle ne peut manquer d'intriguer l'historien.

La source la plus riche dont on dispose pour en écrire l'histoire est l'annonce de fuite. Texte d'une centaine de mots en moyenne publié dans les gazettes des sociétés esclavagistes, l'annonce a une fonction évidente : donner le plus de détails possible afin de re-présenter l'esclave absent. Le présenter, d'abord, à l'imagination du lecteur, et faire en sorte, ensuite, qu'il soit présenté physiquement à

1. Jean Fouchard, *Les Marrons de la liberté*, Paris, Éditions de l'École, 1972.

*Esclaves caroliniens richement vêtus
d'après une aquarelle anonyme de la fin
du XVIII^e siècle.
Droits réservés.*

son maître. Fonction évidente et pourtant problématique: l'annonce de fuite distille souvent bien peu de détails. Dans cette opposition, dans ce jeu entre précisions et imprécisions se joue un rapport de pouvoir fondamental dans les sociétés esclavagistes du monde atlantique. Lorsqu'il décrit son esclave dans le détail, le maître met en scène son pouvoir; lorsqu'il avoue – souvent dans un même mouvement – qu'il sait peu de chose sur son corps ou ses allées et venues, il reconnaît à mots couverts que son esclave reste finalement libre, dans une certaine mesure. Ce jeu s'exprime notamment à travers la description du détail vestimentaire.

La question du vêtement, « le corps du corps ² », des fugitifs est complexe et, pour cette raison, sou-

vent imparfaitement traitée par les historiens. Afin de combler ce manque historiographique, on aimerait pouvoir incliner le regard sur le corps vêtu des fugitifs, lui donner une place – colorée, palpable, matérielle. Quatorze journaux, publiés à La Nouvelle-Orléans, à Charleston, ainsi que dans les trois principales villes de la Jamaïque: Kingston, Montego Bay et Spanish Town, ont donc été retenus, soit environ 4 900 annonces retraçant les fragments de vie d'un peu plus de 6 000 esclaves en fuite entre 1801 et 1815.

Mais d'abord, un constat: seuls 8,2 % des fugitifs jamaïcains font l'objet de descriptions vestimentaires, contre un peu moins de 40 % des

2. Érasme, *La Civilité puérile*, traduit par Alcide Bonneau, présenté par Philippe Ariès, Paris, Ramsay, 1977, p. 71; cité par Daniel Roche, *La Culture des apparences. Une histoire du vêtement, XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1989, p. 14.

esclaves louisianais et caroliniens. Au-delà de ce constat, qui dénote non seulement une plus grande distance entre les esclaves et leur maître, contremaître ou économe sur les très grandes plantations jamaïcaines, mais aussi un rapport au corps probablement plus violent et impudique dans la Caraïbe anglophone – si les annonces de fuite jamaïcaines parlent peu de vêtements, elles donnent par contre beaucoup de détails quant à la description des marques corporelles –, on remarque que la fréquence et la nature de ces descriptions varie en fonction de l'identité des esclaves. L'apparence vestimentaire d'un esclave qualifié sera, par exemple, moins souvent et généralement moins bien décrite que celle d'un Africain nouvellement arrivé. Dans le premier cas, le pouvoir descriptif du narrateur³ est limité par la liberté de déplacement et par le degré d'intégration sociale de son esclave. Dans le cas des esclaves africains récemment importés, à l'inverse, le narrateur sait exactement, ou à quelques détails près, le nombre et la qualité des vêtements qu'il a donnés, soit à l'arrivée du négrier, soit à l'arrivée dans la plantation.

À l'exception de la Louisiane, les femmes font proportionnellement moins l'objet de descriptions vestimentaires que les hommes. Elles ne sont

que 32,3 % en Caroline du Sud (contre 42,6 % d'hommes) et seulement 6 % en Jamaïque (contre 9,4 %). Si le rapport est inversé en Louisiane (43,7 % de femmes contre 38,7 % d'hommes), il est compensé par le fait qu'une femme sur cinq environ y est décrite habillée ou en possession d'un seul et unique vêtement. Si les vêtements de femmes sont moins souvent décrits, ils le sont aussi moins précisément. La proportion d'annonces où les narrateurs ne peuvent décrire le nombre et la qualité de leurs vêtements est plus élevée que pour les hommes. En Caroline du Sud, par exemple, cela est vrai pour environ un quart des fugitives.

Comment expliquer cette différence quantitative? Et pourquoi ces descriptions sont-elles généralement moins précises, pour ne pas dire, souvent, inexistantes? Jonathan Prude, le seul historien à s'être penché sur la question, avance l'hypothèse que les narrateurs exprimeraient ainsi leur conviction que les femmes seraient plus facilement capturées que les hommes et qu'une description détaillée de leur apparence était par conséquent inutile. La moindre précision du signalement vestimentaire refléterait par ailleurs la plus forte valeur ajoutée attachée aux hommes, dont la capture serait donc économiquement plus

3. Ces annonces ont en effet la structure de micro-récits. Voir sur ce point ma thèse de doctorat : *Lire et écrire la fuite d'esclaves dans le monde atlantique : essai d'interprétation comparée et « coopérante » à partir des annonces d'esclaves en fuite, Louisiane, Jamaïque, Caroline du Sud, 1801-1815*, Université Paris Diderot-Paris 7, 2007 ; ainsi que mon article « “Writing” the Runaways: Descriptions, Inscriptions and Narrations in the Runaway Slave “Advertisements” of *Le Moniteur de la Louisiane*, 1802-1814 », *Cahiers Charles V*, n° 39, 2005.

importante. Troisième et dernière hypothèse : l'absence ou la pauvreté descriptive contribuerait à traduire et à renforcer l'invisibilité et la subordination sociale des femmes ⁴.

Une autre hypothèse paraît tout aussi valable : si les vêtements des fugitives sont moins souvent et moins bien décrits que ceux des hommes, la raison pourrait être, au contraire, que le pouvoir des narrateurs sur le corps des femmes était, en fin de compte, plus limité. Beaucoup de fugitives auraient pris un soin méticuleux à altérer leur apparence, comme Dinah, qui était vêtue, lors de son départ, d'habits de couleur foncée. Le narrateur laisse transparaitre dans l'annonce qu'il était conscient qu'elle quitterait à la première occasion ses habits d'esclavage pour vêtir une parure de liberté. Il pensait même que Dinah, ayant prémédité sa fuite, aurait caché des vêtements à Charleston :

As it is suspected she concealed several changes before she left the city, it will be difficult to detect her by her dress. ⁵

La pauvreté de la description des fugitives serait donc souvent la marque, implicite, d'une impuissance à produire du détail pertinent.

Cela ne veut pas dire, bien sûr, que les hommes ne cherchaient pas, eux aussi, à échapper au regard des lecteurs d'annonces en altérant leur apparence vestimentaire. Pourtant, la représen-

tation des hommes passe plus souvent, et plus précisément que dans le cas des femmes, par la description des vêtements, ce qui laisserait penser que le pouvoir des maîtres sur l'apparence de leurs esclaves masculins aurait été plus affirmé, plus direct. On remarque par ailleurs que les hommes portent ou emportent en moyenne plus d'habits. Ils sont 26,6 % en Louisiane, 31,4 % en Caroline du Sud et 34,8 % en Jamaïque à porter ou posséder trois ou quatre vêtements, contre respectivement 19,5 %, 18,3 % et 18,6 % des femmes.

Des brodequins au chapeau de castor en passant par les colliers de perles, pas moins de 976 vêtements ou ensembles de vêtements sont décrits en Louisiane, 449 en Jamaïque, et plus de 2 000 en Caroline du Sud. On ne dénombre pas moins de 46 pièces de vêtements différentes en Louisiane, 52 en Caroline du Sud et seulement 31 en Jamaïque.

Si l'apparence vestimentaire des fugitifs jamaïcains est beaucoup moins souvent décrite, elle est donc également beaucoup plus répétitive et monotone. Les pièces les plus fréquemment citées en Jamaïque sont la blouse, appelée « frock », portée ample sur le corps de l'esclave, le pantalon descendant au-dessous du genou, la chemise et la veste, le chapeau et la casquette. L'esclave en

4. Jonathan Prude, « To Look upon the "Lower Sort": Runaway Ads and the Appearance of Unfree Laborers in America, 1750-1800 », *Journal of American History*, vol. 78, n° 1, juin 1991, p. 150-151.

5. *City Gazette* (Charleston), 2 mars 1813.

fuite porte habituellement une combinaison de pantalon et de blouse, cas le plus fréquent, ou de pantalon et de veste, mais rarement un mélange des deux. En raison du climat, les habits et autres vêtements longs sont exceptionnels en Jamaïque.

En Louisiane, les blouses, courtes, longues, ou mi-longues, sont rares : les esclaves en fuite portent généralement une chemise et assez souvent, par-dessus, un gilet, une veste ou un veston. Les contrastes de climat étant nettement plus marqués qu'en Jamaïque, on note une récurrence de capots (manteaux à capuchon ou sans capuchon), et autres lévites, ou redingotes, de ratine (une étoffe de laine croisée et épaisse utilisée pour les vêtements d'hiver).

Les vêtements des fugitifs louisianais sont nettement plus raffinés et variés que ceux des fugitifs jamaïcains – « raffinement » relatif, dû probablement, en partie, à la plus grande proximité existant entre l'esclave et son maître ou son représentant direct (proximité qui suppose une meilleure connaissance de l'un par l'autre), mais qui est peut-être aussi le reflet d'un marché vestimentaire de seconde main plus développé qu'en Jamaïque. On trouve notamment en Louisiane des habits à courtes basques, des boucles d'oreille, des redingotes.

En Caroline du Sud, cette variété est poussée à l'extrême. Il n'est pas fait seulement référence à la forme et à la fonction des vêtements portés par

les fugitifs, mais aussi aux boutons les décorant, tantôt de corne, de métal doré, de perle ou de coquillage. D'autres esclaves portaient des boucles d'oreilles, d'or, d'argent et de métaux divers. Elles représentaient pour certains le seul détail vestimentaire susceptible de les identifier, comme dans le cas de Joe (un Africain tout juste importé en Caroline du Sud), qui présentait un fil de fer tordu à une oreille et un fil de plomb à l'autre :

*Strayed Into the Subscriber's Plantation, on Long-Island, on the 2d inst. a New NEGRO FELLOW, slender built and about 40 years of age; has ear rings in his ears, one a twisted wire and the other a piece of lead.*⁶

Ces boucles et boutons mis à part, l'habit le plus fréquemment cité dans les annonces caroliniennes est le pantalon de toile légère, suivi de celui de toile plus épaisse et résistante, dit « overalls ». Point de blouse comme en Jamaïque ; les fugitifs sont vêtus, comme en Louisiane, de chemises. La spécificité du corpus carolinien est la récurrence des vestes, courtes, longues et rondes, et, dans une moindre mesure, d'habits et autres surtouts.

En ce qui concerne les vêtements des fugitives, l'on remarque une fois encore que les descriptions jamaïcaines sont beaucoup plus monotones. Seules dix-sept pièces de vêtements y sont répertoriées, contre trente-deux en Caroline du Sud et

6. *City Gazette* (Charleston), 5 juin 1805.

trente-huit en Louisiane. Les fugitives signalées dans les journaux jamaïcains portent généralement une robe longue et large – « frock » – et une jaquette ou un habit de trois quarts.

L'apparence vestimentaire des esclaves louisianais est décrite, quant à elle, avec beaucoup plus de détails. Les femmes portent, dans les deux tiers des cas, une jupe. Elles sont vêtues pour la partie supérieure d'une chemise ou d'un corsage. On remarque que les fugitives portent et emportent nettement moins de vêtements chauds que les hommes, signe peut-être qu'elles restaient plus souvent à proximité de leur lieu de vie et de travail, pour des raisons familiales notamment. On ne compte que six capots, soit un capot pour 10 femmes (contre un capot pour 3,7 fugitifs hommes).

Une fugitive carolinienne sur trois porte une jaquette ou un habit de trois quarts. L'apparence de ces femmes emprunte à la fois au corpus louisianais et au corpus jamaïcain : robes longues et jupes se partagent les descriptions. Elles se distinguent cependant par leur tablier, cité dans environ une annonce sur cinq.

Comme pour les classes laborieuses de chaque côté de l'Atlantique, les vêtements portés par les esclaves en fuite, hommes et femmes, sont faits essentiellement d'étoffes de seconde qualité et rêches, comme cette blouse de lin d'Osnabourg (nom donné à une toile de lin de qualité infé-

rieure) et ce pantalon bleu en laine de Pennistone (une laine de seconde qualité préparée originellement dans un village du Yorkshire), porté par Cuffie, esclave bien connu à Kingston et Spanish Town, parti d'une plantation de café de la paroisse Sainte-Catherine au printemps 1802 :

*had on, when he went away, an oznaburgh frock, and a short jacket and pantaloons of blue pennistones.*⁷

En Caroline du Sud, nombre de vêtements étaient d'ailleurs tissés à partir d'une grosse étoffe de laine réservée aux esclaves, dite « *negro cloth* ».

Les trois fibres les plus citées dans les annonces sont la laine, le coton et le lin. Leur importance respective varie grandement d'un corpus à l'autre et selon le sexe de l'esclave en fuite. Ces fibres, une fois transformées, prennent des formes variées. On trouve parmi les étoffes de coton des calicots et des cotonnades (toiles de qualité inférieure), ou des cotonnettes (des toiles ordinaires, voire de médiocre qualité), des indiennes (des toiles peintes ou imprimées), des guinées (toiles teintes habituellement en bleu), des toiles de nan-kin (au tissu serré et de couleur jaune clair), de fines toiles de guingan à carreaux ou à rayures, de fines et légères mousselines, ou encore de grosses toiles de futaine (toile pelucheuse de qualité moyenne) ; parmi les lainages, de grosses étoffes, des draps légers de casimir (en laine croisée), des plaids (étoffes croisées à carreaux), des flanelles,

7. *Royal Gazette* (Kingston), 27 décembre 1800.

des couvertes (en drap de couverture) ; parmi les étoffes de lin, de grosses toiles d'Osnabourg ou de Daoulas, ou encore des toiles de Hollande.

La plupart des fugitifs louisianais (50,7 %) sont vêtus de pantalons, de chemises et d'habits de laine. Si les pantalons et les capots sont de grosse laine, les chemises sont faites de flanelle, une étoffe de laine peignée plus légère. En sont habillés notamment, comme en Caroline du Sud, les nouveaux esclaves africains.

Le trait caractéristique des vêtements portés par les fugitifs louisianais est la récurrence d'habits en drap de couverture : vareuses, pardessus ou capots. Les vêtements de coton, de guingan, de nankin ou de guinée, représentent un peu plus d'un tiers des habits restants. Le lin est assez peu porté (dans 11,5 % des cas).

Les fugitives, quant à elles, sont vêtues à parts égales de laine et de coton – presque jamais de lin. Si les hommes portent des vestes de guingan à carreaux ou des pantalons jaune clair de nankin, les femmes, elles, arborent des jupes de calicot ou des robes d'indienne.

Si les étoffes de laine sont également majoritaires dans les signalements d'esclaves caroliniens en fuite (57,6 %), on note par contre une moindre importance du coton (16 %), troisième derrière le lin (19,8 %), avec lequel sont fabriqués la plupart des pantalons et des chemises portés par les fugi-

tifs. Il faut y voir l'héritage de la période coloniale, pendant laquelle les vêtements d'esclaves se partagent entre lin et laine de qualité inférieure⁸. Les habits de coton sont identifiés non pas au nankin ou au guingan, mais plus souvent à la futaine, une grosse étoffe croisée et pelucheuse, à la toile de jean, également croisée, ou au brillanté, une étoffe de coton croisée à rayures.

Les fugitifs caroliniens ne portent pas de capot, mais leurs pantalons et vestes, en « *plains* », c'est-à-dire en étoffe de laine grossière, les distinguent des esclaves louisianais et jamaïcains. Cette étoffe est rare chez les fugitives ; elles sont habillées, plutôt, de plaid, une étoffe de laine croisée à carreaux, ou de *callimanco*, une étoffe lustrée et croisée de satin. Comme pour la Louisiane, les fugitives portent peu d'habits en lin.

C'est l'inverse en Jamaïque. Le lin est la matière principale (54,2 %) des vêtements portés par les fugitives, suivi par la laine (21,3 %). C'est le cas également des fugitifs (respectivement 48,2 % et 30,5 %). Le coton est assez rare en raison de la nature des importations jamaïcaines, dominées par les toiles de lin tissées en Europe continentale.

Les annonces de fuite sont aussi un monde de couleurs – éclatantes parfois, ternes beaucoup plus souvent en raison de l'usure –, de rayures, de croisillons, de pois, de fleurs et d'autres motifs.

8. Philip Morgan, *Slave Counterpoint: Black Culture in the Eighteenth-Century Chesapeake and the Lowcountry*, Chapel Hill, University of South Carolina Press, 1998, p. 125-133.

Les fugitifs caroliniens, hommes et femmes, sont de loin ceux qui arborent le plus souvent la couleur, et de la façon la plus variée qui soit. Cela est vrai, du moins, pour 72 % de tous les vêtements ou ensembles de vêtements décrits dans les annonces, contre 50,1 % en Louisiane et 53 % en Jamaïque. Les narrateurs louisianais et jamaïcains semblent moins prompts à parler de couleurs, peut-être parce qu'elles vont de soi, peut-être aussi parce que les esclaves caroliniens avaient accès sur les marchés de Charleston à davantage de pigments. En tout, pas moins de trente-quatre couleurs sont répertoriées dans les annonces caroliniennes, des couleurs primaires, bleu, rouge et jaune, à la couperose verte, au rouge à polir, au vert bouteille, en passant par le bleu ciel et le gris-brun. Le bleu – clair, foncé, bleu ciel, ou « simple » bleu – est de loin la couleur la plus courante. C'est alors partout la couleur dominante, l'indigo étant très répandu et très bon marché, et par ailleurs cultivé en Caroline du Sud⁹. Il est suivi par le blanc, le rouge et toute la palette des gris et gris-brun.

En comparaison, seules vingt couleurs sont citées dans les annonces louisianaises. L'on remarque, non sans intérêt, la moindre dominance du bleu, surtout chez les fugitives. Cette observation

s'applique aussi aux esclaves jamaïcaines. Le bleu est alors la deuxième couleur, juste après le blanc. En tout, dix-neuf couleurs sont répertoriées dans les annonces publiées en Jamaïque.

La description des couleurs est plus fréquente dans les annonces où les fugitifs sont des femmes. On trouve aussi dans la description des fugitives un ensemble de motifs décoratifs – pois, mouches, fleurs – absents des annonces pour hommes. Une esclave louisianaise, par exemple, « égarée » de chez une habitante de La Nouvelle-Orléans le 12 octobre 1803, aurait emporté dans un paquet « deux jupes de colette, une jupe fond rouge & pois blancs, & un peignoir fond jaune à petites mouches [couleur] puce¹⁰ ».

Vêtements unicolores ou multicolores, à rayures ou à carreaux, couvrant la partie inférieure ou supérieure du corps, quels effets ces détails vestimentaires sont-ils censés produire sur le lecteur ?

On peut dire avec Daniel Roche que les vêtements décrits dans les annonces « ser[vent] à la mise en scène d'un pouvoir¹¹ ». Le fugitif est d'ailleurs souvent porteur d'écrits censés le contrôler, même en son absence. Tom, par exemple, un esclave africain arrivé depuis peu en Jamaïque, avait à son départ un vieux chapeau de soie à l'in-

9. Michel Pastoureau, *Bleu : histoire d'une couleur*, Paris, Seuil, 2000, p. 123-124. Voir également Alexander Theroux, *The Primary Colors. Three Essays*, New York, Henry Holt, 1994, p. 1-67.

10. *Moniteur de la Louisiane* (365), 15 octobre 1803.

11. Daniel Roche, *La Culture des apparences...*, *op. cit.*, p. 11.

térieur duquel était inscrit le nom de son maître, George Hindmarsh¹². L'écrit vestimentaire est parfois plus évident : ainsi cet esclave Igbo, vêtu d'une veste de marin doublée de flanelle, d'un pantalon de calicot, d'une blouse neuve d'Osna-bourg et d'un mouchoir autour du cou ou sur la tête, qui arborait sur le devant de sa blouse son nom, « ALLICK¹³ ».

Le pouvoir passe également par les rayures, qui connotent l'oppression¹⁴, par les grosses étoffes de coton, de lin ou de laine, qui excluent toute ambiguïté sur la condition servile de leurs porteurs. L'habit des esclaves en fuite est un marqueur social identifiable par tous. Bob, par exemple, esclave carolinien annoncé fugitif le 15 juin 1807 dans la *Gazette* de Charleston, portait un pantalon et une veste de toile de laine grise, « *as customary*¹⁵ ». Pour les Africains nouvellement arrivés, ces vêtements « communs » sont le signe matériel le plus évident, et le plus cruel, de leur nouvelle condition.

Beaucoup d'esclaves en fuite sont aussi bien habillés : Jack, par exemple, esclave originaire de

la Jamaïque mais travaillant en Louisiane, « *was very well cloathed at the time he made his escape*¹⁶ ».

L'hétérogénéité des descriptions vestimentaires – qui vont du signalement de l'ordinaire à celui du peu commun – traduit finalement la précarité du pouvoir détenu ou réclamé par celui qui les rédige. Ce dernier peut toujours décrire ; il ne peut contrôler à distance, dans l'absence, le détail de l'apparence vestimentaire de son esclave. L'annonce est plutôt, alors, la mise en scène des stratégies de bricolages, de transgressions, mais aussi de solidarités de l'esclave en fuite. Ce dernier n'aura peut-être pu, comme Dinah, esclave de Charleston, cacher des vêtements avant son départ, mais il pourra toujours bénéficier de vêtements d'amis ou de proches. Sammy, par exemple, également appelé Sam McGowan ou Jack, portait le jour de son départ de Falmouth, en Jamaïque, une chemise à carreaux, mais il aurait tôt fait de s'en débarrasser : « *He has relations who can give him clothes*¹⁷. » Détail finalement utile et inutile à la fois. Précision qui cache une imprécision. Pouvoir qui masque son contraire.

12. *Royal Gazette* (Kingston), 3 août 1805.

13. *Ibid.*, 31 août 1805.

14. Sur la connotation négative des rayures et sur les origines des vêtements rayés pour les prisonniers et condamnés à l'époque coloniale, voir Michel Pastoureau, *L'Étoffe du diable : une histoire des rayures et des tissus rayés*, Paris, Seuil, 1991.

15. *City Gazette* (Charleston), 15 juin 1807.

16. *Courrier de la Louisiane* (La Nouvelle-Orléans), 6 décembre 1815.

17. *Royal Gazette* (Kingston), 4 juin 1814.

Bricoler son apparence n'est pas anodin du point de vue du fugitif. Il peut ainsi occulter des marques corporelles compromettantes, comme Isaac, ouvrier imprimeur à la *Royal Gazette* de Kingston, qui présentait une plaie (« sore ») à la cheville :

has an old sore on one of his ankles, which he has always bound up, and may conceal with his trousers. ¹⁸

L'esclave en fuite peut aussi espérer passer pour ce qu'il n'est pas, un marin, par exemple, comme Will, esclave carolinien ¹⁹, mais aussi, surtout, une personne libre.

Être bien habillé représente, ni plus, ni moins, la possibilité d'un bouleversement des codes et d'un brouillage des conditions. S'habiller, et bien le faire, c'est déjà être libre, c'est-à-dire échapper au regard qui identifie un homme ou une femme à un esclave par la simple coupe d'un pantalon ou l'étoffe d'une chemise. Le lien de cause à effet est clairement exprimé dans les annonces. Rosemira, par exemple, esclave de la paroisse Saint-Jacques

en Jamaïque, a emporté dans sa fuite beaucoup de vêtements de bonne qualité. Le narrateur en déduit donc qu'elle cherchera à dissimuler sous l'étoffe fine de ses habits sa condition servile, « *she perhaps will endeavor to pass as free* ²⁰ ». Le détail vestimentaire, lorsqu'il est détourné, est source possible de liberté.

Dans l'histoire de la fuite d'esclaves en Louisiane, Jamaïque et Caroline du Sud, le détail vestimentaire est tout sauf un détail sans importance. Trace de peu, le vêtement permet à l'historien de se rapprocher de la figure du fugitif, de se le re-présenter, tout en rompant avec l'image stéréotypée et désincarnée qu'il en a. Lieu d'un pouvoir contesté, le vêtement traduit également la complexité d'un monde où des désirs s'entrechoquent. Il évoque, en creux, une angoisse de maître, celle d'une perte temporaire de contrôle sur un corps absent, et un désir d'esclave, celui d'échapper temporairement au règne de l'asservissement.

18. *Ibid.*, 21 mars 1801.

19. *City Gazette* (Charleston), 24 juin 1809.

20. *Royal Gazette* (Kingston), 14 juin 1806.